



Salignac, sa fille et Silvanès furent emmenés à Rodes

homme reconnaissable de loin à son large feutre et à son coursier noir, se présenta en disant au garde ébahi :

— Vous avez demandé le capitaine Mandrin; il est devant vous.

Le garde dégringola au plus vite de son poste en criant :

— Aux armes ! Voilà Mandrin !

En un instant, conciergerie, basse-cour et cour d'honneur furent abandonnées de leurs défenseurs. En même temps, sans perdre une minute, un contrebandier plaçait un pétard sous la grande porte et la faisait sauter. Toute la clique pénétra aussitôt dans la basso-cour.

Avertis par le bruit de l'explosion, Mirouël et ses domestiques de confiance saisirent leurs armes et se placèrent derrière les persiennes du premier étage décidés à se défendre jusqu'à la mort. D'autres s'empressaient de rappeler Gaston de la Tourette.

Le rez-de-chaussée, solidement clos et barricadé, devait offrir quelque résistance.

Dans le vestibule, au bas des escaliers, à l'entrée de la cave qui communiquait avec le souterrain secret, se tenaient Rufin, deux autres gardes, le cocher, les jardiniers, les serviteurs les plus robustes et les plus courageux, auxquels bientôt Gaston allait se joindre. Il était convenu qu'ils défendraient le rez-de-chaussée pied à pied et ne feraient usage de leurs armes qu'à bout portant.

Les bandits, ayant laissé leurs chevaux dans la première cour, ne tardèrent pas à se montrer en face de l'habitation; plusieurs balles sifflèrent aussitôt aux oreilles de Mandrin, et l'une d'elles emporta la plume de son feutre.

Flatté, mais cependant peu jaloux de l'attention particulière dont il était l'objet, le capitaine s'effaça contre la muraille et y demeura un instant abrité par une corniche contre le feu de Mirouël et de ses serviteurs.

Un second pétard devait ouvrir le rez-de-chaussée, et la double porte du vestibule vola en éclats juste au moment où Gaston sortait des caveaux. Le rez-de-chaussée, malgré une défense opiniâtre, semblait un refuge aux bandits restés dans la cour d'honneur; les habiles tireurs du premier étage en peu d'instants avaient fait parmi eux de nombreuses victimes.

Contre l'attente de Mandrin et de ses lieutenants, ce château

bourgeois (on désignait ainsi Montluizant) coûtait beaucoup de sang à la franc-saunerie.

La carabine de Mirouël ne permettait pas à un seul homme de rester dans la cour. Une douzaine de bandits gisaient sur les dalles plus ou moins grièvement blessés; dans le vestibule et les escaliers c'était une tuerie à coups de couteaux.

Le mot d'ordre donné par les lieutenants était : Massacrez tout. Mais aux honnêtes gens qu'ils pensaient égorger comme des moutons le désespoir prêtait une énergie extraordinaire. Le combat se prolongeait; la supériorité du nombre ne donnait point, cette fois, à Mandrin ce succès foudroyant auquel il était habitué.

Après avoir traversé le vestibule les pieds dans le sang, les bandits poursuivirent les assiégés de salle en salle.

Les pistolets alors entrèrent en jeu.

Mandrin, déjà blessé, et à qui Fleuret venait de sauver la vie, apercevant Gaston, engagea avec lui une sorte de duel. Ils échangèrent plusieurs balles sans se toucher, jusqu'à ce que Mandrin s'élançât décidé à un combat corps à corps.

Ce n'était point à l'avantage de Gaston qui s'enfuit à l'extrémité de l'appartement. Au moment où Mandrin pensait l'atteindre, il avait disparu.

Il s'arrêta tout à coup, déconcerté de se trouver seul, comme le taureau d'un cirque qui s'est élancé tête baissée sur le toréador et frappe dans le vide.

Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient garnies d'une grille dorée; Gaston n'avait pu fuir que par une porte dérobée. Mandrin sonda du poing les murailles sans rien découvrir. Il allait retourner sur ses pas quand, dans la salle voisine, le bruit d'une altercation violente éveilla son attention et le retint immobile.

Une voix de femme criait :

— Coquin ! tu ne tueras point le cousin comme tu as tué sa fille !...  
Je ne veux pas. Je dirai tout, plutôt !

— Alors tu y passeras aussi ! répliquait une voix enrouée.

Mandrin jeta un coup d'œil; il aperçut Rufin et sa femme.

Le premier respirait le meurtre; l'autre semblait éperdue de terreur.

Elle reculait devant le couteau rougi de son mari.

Mandrin se précipita sur l'infâme, para le coup qu'il allait por-

ter, le désarma, puis, lui appliquant la pointe de son couteau sur la poitrine, lui dit :

— Tu es mon prisonnier !

Ce qui était dit n'était pas encore fait.

Rufin était un solide gaillard, il allait se dégager quand Mandrin usa d'un stratagème qui lui était familier et qu'ignorait son adversaire.

Se laissant tomber à genoux, en deux coups de couteau il tailla à son prisonnier deux profondes jarretières.

Rufin poussa un hurlement de douleur et tomba à terre.

— Tu ne m'aurais pas suivi, dit le capitaine, eh bien ! je vais te traîner devant ton juge.

S'adressant à Étienne :

— Femme, conduis-nous près de ton cousin et maître.

— Monsieur le capitaine, dit Tiennette, vous savez bien que c'est impossible.

— Ne cherche pas à me tromper ! fit Mandrin. Je viens d'entendre ce que tu as dit à ton mari. Tu dois le répéter et il doit l'avouer devant votre cousin. Je n'ai pas oublié que c'est toi qui m'as accusé d'avoir assassiné Isaure. Obéis, si tu ne préfères mourir.

« Je puis vous tuer tous deux ; mais j'attends de vous ma justification. Marchons ; précède-moi. N'y a-t-il pas ici une porte dérobée ? dit-il en indiquant la pièce où Gaston avait disparu.

Étienne effarée hésitait à répondre. Il ne lui plaisait guère de comparaître devant Julien Mirouël. Si son mari était chargé d'un crime, elle n'était point sans reproche.

— Répondras-tu ?... reprit Mandrin. Hâte-toi !

— Oui, seigneur capitaine, dit Tiennette d'une voix défaillante. Il y a un escalier de service que je connais.

— Nous allons y traîner cet homme incapable de marcher. Aide-moi.

— Je ne puis, dit Tiennette tremblante.

Mandrin se plaça entre les jambes du blessé, les souleva comme deux brancards et passa dans la pièce voisine dont Tiennette ouvrit la communication secrète.

— Monte devant moi, lui dit-il, et annonce que Mandrin amène l'assassin de M<sup>lle</sup> Isaure.

## XXIX

Depuis longtemps déjà le premier étage eût été envahi par les bandits si ces derniers n'avaient reçu l'ordre de respecter l'appartement du châtelain et celui de sa fille. Les derniers défenseurs du rez-de-chaussée avaient succombé, et les vainqueurs — les chefs exceptés — mettaient l'office et les caves au pillage.

Toujours des flots de vin se mêlent au sang de ces tueries. La soif du meurtre se éteint que dans l'orgie.

Mais Fleuret, Perrinet et Claude ne se laissaient étourdir ni par le vin ni par le succès. Le premier gardait avec quelques hommes éprouvés la grande entrée du château et les communs, où se trouvaient les chevaux, le second gardait les jardins et les abords de l'habitation, tandis que le dernier, enfin, s'efforçait de modérer les excès de ses hommes.

Ils n'étaient pas sans inquiétude; ils savaient que la force armée de Valence devait intervenir, et ils venaient d'entendre le tocsin sonné de clocher en clocher pour appeler les paysans à une levée en masse.

Mandrin comptait peu de partisans dans les environs de Valence; les paysans pouvaient fournir de nombreux auxiliaires à la maréchaussée.

En écoutant ce tintement lugubre, Perrinet se dit: — Si dans une heure tout ici n'est point terminé nous sommes perdus.

Heureusement pour la bande, les gendarmes, fatigués de leur ronde nocturne, se trouvaient en retard, tandis que les paysans se rassemblaient en tumulte dans les cabarets de la ville. Ces gens se félicitaient d'une victoire assurée par la prise de Mandrin, et s'en allaient comme à la fête. Depuis deux heures les contrebandiers occupaient Montluizant lorsqu'enfin réguliers et volontaires se mirent en route.

Ils marchaient par masses profondes, en chantant. Leurs clameurs avertirent Fleuret, qui courut au château en criant à son collègue :

— Voici les Valençais. Où est le capitaine ?

— Je ne l'ai pas vu depuis quelque temps, répondit Perrinet

d'un air soucieux. Il est disparu à la poursuite du chevalier de la Tourette.

— Seul? demanda Fleuret.

— Seul.

— Il est temps qu'on le retrouve et qu'on l'avertisse. Peut-être est-il près du nabab, occupé à traiter de sa rançon.

— L'escalier est libre, dit Perrinet.

— Dussè-je être mal accueilli, je monterai, dit le premier lieutenant.

Et, enjambant un cadavre, il s'élança dans l'escalier.

En haut se tenait l'Indou, une lance à la main, prêt à frapper.

Dès qu'il l'aperçut, Fleuret s'arrêta en croisant les bras afin d'annoncer ses intentions pacifiques.

— Mon capitaine est-il près de ton maître? demanda-t-il.

— Je l'ignore.

— Je veux lui parler. Avertis-le, je te prie.

— Je ne puis quitter mon poste.

— Laisse-moi passer.

— Non.

Alors Fleuret poussa le cri de ralliement que l'on connaît et auquel Mandrin avait dû plus d'une fois son salut.

Aussitôt, à la grande surprise de l'Indou, une portière se leva derrière lui, et le capitaine s'avança sur le palier.

— Tu peux monter, dit-il à son lieutenant.

Puis, s'adressant à l'Indou :

— Ton maître le permet, ajouta-t-il.

Fleuret ne se fit pas répéter l'invitation, et, en quatre enjambées, rejoignit son capitaine.

Le serviteur fidèle vit alors son maître lui faire signe.

La surprise de Fleuret fut grande au spectacle qui frappa ses regards à son entrée dans le salon du père d'Isaure.

Sur un sofa Étienne gisait, pâle, inanimée. Debout près d'elle le chevalier de la Tourette semblait attendre son réveil; sur le tapis, à quelques pas de sa femme, le cousin Rufin était assis, les mains liées derrière le dos et gardé par l'esclave noir. Au milieu du salon une table était couverte de pièces d'or.

— Quelles nouvelles? demanda Mandrin.

Fleuret lui répondit à l'oreille :

— Avant une demi-heure la maison sera cernée et mes hommes seront ivres-morts.

— Très bien, répondit le capitaine. Donne le signal du départ. La rançon de M. de la Tourette est prête à être descendue dans nos sacoques. Chaque cavalier, en sortant du château, recevra un louis d'or.

Puis, s'adressant au père d'Isaure et au chevalier :

— Bonnes nouvelles, messieurs ! Je vous annonce l'arrivée de la maréchaussée. Vous allez être débarrassés de l'assassin et de sa complice. Ma mission est remplie; souffrez que je me retire.

A Julien Mirouël, en s'inclinant :

— Adieu, monsieur !

A Gaston, avec un léger salut de la main :

— A bientôt, je l'espère, chevalier. Toutes les richesses de ce château n'auraient pu suffire à payer votre rançon si je n'avais craint d'affliger l'ombre de M<sup>lle</sup> Isaure !

— A bientôt, capitaine; j'aurai ma revanche. C'est à cet espoir que vous devez ma rançon.

. . . . .

Comme Mandrin se retirait, des cris et, bientôt après, plusieurs coups de feu annonçaient l'approche de l'ennemi.

Les préparatifs du départ furent faits avec la célérité ordinaire et, tandis que Fleuret tirait à l'entrée, le gros de la bande pénétrait dans la cour d'honneur, de là dans les jardins, et se retirait au galop dans cette lande où précédemment Mandrin avait établi son camp.

Quand les gendarmes s'en aperçurent, il était trop tard. Fleuret et les siens fuyaient dans le parc et remontaient le cours du Rhône. Julien Mirouël s'empressa de remercier ses « libérateurs » ; en même temps il leur apprit comment Mandrin lui avait échappé, et comment il avait découvert l'assassin de sa fille.

L'officier, qui désirait voir la jeune et belle victime, demanda à ce que le meurtrier fût confronté avec elle en sa présence.

On ne pouvait repousser sa demande.

Isaure, vêtue de blanc, couronnée de roses blanches et de fleurs d'oranger, était couchée sur un lit de parade, aux quatre coins duquel brûlaient des cierges dans de hauts candélabres d'argent.

Isaure, dont les lèvres seules gardaient une teinte rose, n'était que pâlie par la mort, et semblait dormir.

L'officier, après s'être agenouillé et avoir récité une courte prière, ordonna d'un geste à Rufin de s'approcher du lit.

Le scélérat, soutenu par deux valets, obéit non sans une terreur visible.

Au même instant on vit au côté gauche de la morte une tache rouge apparaître et grandir et mouiller la dentelle blanche

---

## TROISIÈME PARTIE

---

### I

#### LE FILS DU DIABLE

Le 9 septembre 1747, la foudre tomba sur l'église de \*\*, petite commune du comté de Rodez, et tua le sonneur, qui avait eu l'imprudence de mettre en branle ses cloches.

Un berger, qui rentrait avec son troupeau, périt également, et la pluie, mêlée de grêle, exerça de considérables ravages, dont les annales du pays ont gardé le souvenir. Par ce temps affreux, le tisserand Ségalas, qui était allé à la foire de Rodez, avait été assez heureux pour regagner sans accident sa chaumière.

— Femme, dit-il en entrant, voici un temps à ne pas laisser à la porte un commis de la gabelle. Le chemin s'est changé en torrent, et par endroits j'ai marché dans l'eau jusqu'aux genoux. Heureusement que je ne rapporte pas beaucoup de marchandises. J'ai presque tout vendu.

Tandis que le tisserand changeait de vêtements, tout en jetant

# LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

# MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

*Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.*

*Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.*

*C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.*

*Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.*

*Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.*

*Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!*

*A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.*

*Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!*

*Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.*

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

<b>5 centimes</b> LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	<b>25 centimes</b> LA SÉRIE Une tous les 10 jours
--	--	---

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.